

Portrait de l'auteur en liseur de bonne aventure

Jean-Claude Germain

Numéro 147, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67345ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Germain, J.-C. (2012). Portrait de l'auteur en liseur de bonne aventure. *Lettres québécoises*, (147), 5-5.

Portrait de l'auteur en lecteur de bonne aventure

Le poêle ronronnait, les portières de voiture claquaient net et sec, l'éclat des voix viriles se doublait de grands rires francs et brusquement, un souffle d'air froid. « Vous prendrez ben un p'tit quèque chose ? » Et la réponse résonnait joyeusement dans la cuisine. « C'pas de refus ! La route a été longue ! » Parce que la route avait toujours été longue.

Des bottes d'hiver qui se déneigent en giguant sur le tapis de corde. Du brouhaha autour de la table et encore d'autres fusées de rire. Mais, surtout, des histoires. C'était le temps des histoires ! Pas question de quitter la carpelette avant d'en conter une. C'était le rite d'entrée, un passage obligé pour s'introduire dans une maison. « Si le premier conte pousse la porte, voulait un dicton, il faut que le dernier la referme à moitié. »

Tout mijotait à feu lent sur la plaque du poêle à bois, c'était le règne de la cuisinière à trois ponts. « La soupe au barley, ça replace les idées, et les cretons, ça donne un sujet de conversation ! » La recette de l'arrière-grand-mère avait le pouvoir de délier les langues et, au hasard des tablées, on pouvait entendre des histoires de barbotés volantes, de cochons borgnes, de faisans dorés, des histoires de bagosse, d'alcool et de gueule de bois, de « télégraphes », de morts qui votent et d'équipées au diable vauvert. Sans parler des histoires de famille et des blagues de vendeurs.

Mon père voyageur avait parcouru ce qui m'apparaissait alors comme la vastitude de l'outre-monde, celui qui existait par-delà les frontières de notre paroisse où tous ses frères et presque toutes ses sœurs habitaient. Il me semble parfois que j'ai vu le jour dans l'ordre et le désordre de son continuel va-et-vient entre Val-d'Or et Dolbeau, le village aux Oies et Saint-Jérôme, Port-Daniel, Pointe-Saint-Charles et Coteau-Landing, Saint-Jovite, Senneterre, Saint-Donat, Notre-Dame-du-Sacré-Cœur et Saint-Michel-des-Saints.

Moi, je collectionnais les noms et j'écoutais les histoires. En même temps, j'en lisais d'autres qui étaient aussi des relations de voyages, des histoires de pirates ou de cape et d'épée, des récits d'exploration, des sagas ou des odyssees mythiques. Je courais aux quatre coins de l'Europe, de l'Oural à l'Estrémadure, de la prison de Pignerol au châteaudeu des Carpatés, j'écumais toutes les mers du monde, sans oublier la Rouge, et je me laissais bercer par le phrasé des adjectifs qui décrivaient les musiques lascives et langoureuses de l'Orient.

Je chauffais à blanc la chaudière de mon imaginaire en attendant le jour où je pourrais chausser à mon tour les bottes du voyageur et sauter sur le marchepied d'une voiture qui partait à l'aventure. Dans ma jeunesse, Bonaventure était le nom d'une gare. Mais le destin en avait déjà décidé autrement. Sans me consulter, il m'avait assigné une place près du poêle pour ouvrir grand les yeux et les oreilles.

Mon rôle serait de garder en mémoire tout ce barda, toute cette agitation dans laquelle j'étais né, et de lui donner un sens en la couchant un jour par écrit. On espérait peut-être que si l'on plombait mes souliers, j'y parviendrais plus facilement.

Je n'ai jamais été intronisé officiellement dans ma fonction, mais, très tôt, ma présence a été tolérée au milieu des grandes personnes que j'étais admis à écouter de plain-pied. Lorsque les hommes parlaient entre eux, je n'étais pas systématiquement invité comme mes cousins



JEAN-CLAUDE GERMAIN

à aller jouer dans la ruelle ou glisser dans la neige. Il faut dire qu'enfant, j'avais déjà beaucoup d'expérience en écoute. La fréquentation de mon paternel m'en avait appris les règles : d'abord, s'intéresser à la personne qui parle ; ensuite, garder ses commentaires pour soi et, surtout, ne jamais poser à un adulte une question qui le remet en question.

La vie se déroulait comme une suite d'énigmes où les mots, les choses et les gens ne voulaient jamais dire tout à fait ce qu'ils semblaient dire. Un mot pouvait avoir plusieurs sens, désigner plus d'une chose et s'expliquer par d'autres mots dotés des mêmes propriétés et ainsi de suite à l'infini. Les mots servaient d'abord à dire ce qu'on faisait, qui on était, d'où on venait et où on allait. Mais aussi à placoter, à péter de la broue, à faire rire, à faire pleurer, à charmer, à séduire, à chanter la pomme, à tourner autour du pot et à embellir l'ordinaire.

Au milieu de tous ces concours de palabres, ma mère avait tout de même trouvé le temps de m'apprendre à ne pas mentir. Mais elle s'était aussitôt hâtée d'ajouter, en me fixant droit dans les yeux : « On n'est pas obligé de tout dire ! » C'est-à-dire de répéter mot à mot tout ce qu'on a entendu. Et encore moins en présence de la personne qui en était l'objet. Bavasser pour ma mère était le pire des péchés. Dans son pénitentiel, c'était la faute originelle. « Si on a été chassé du paradis terrestre, tu peux être sûr que c'est pas la faute de nos premiers parents. C'est sûrement parce qu'y a une sœur de la Providence qui est allée bavasser au bon Dieu que le serpent avait des mauvaises pensées. »

Tout jeune, je ne rêvais pas d'être une mémoire et encore moins d'en devenir l'écriture. À l'ombre du poêle, j'avais découvert que les mots en révèlent plus qu'ils n'en disent ; qu'ils entretiennent des liens entre eux à l'insu de leurs utilisateurs ; qu'une langue populaire s'exprime par images ; que l'histoire est une chanson à répondre, la culture un contrechant, la religion une autre langue et que la pire des angoisses est la peur de manquer de mots devant l'inconnu.

J'étais né dans la famille d'Ulysse et j'avais reçu le rôle d'Homère. J'avais donc ouvert grand les yeux, comme les oreilles, et découvert que la clé de l'écriture était la lecture. Tout était lecture : celle des gens comme celle des livres, celle des mots comme celle des gestes, des attitudes, des silences et des rires, celle des présages, des signes, des coïncidences et, la plus importante de toutes, celle du non-dit. « Quand le vrai dit faux, le faux sonne vrai, pour citer un maître chinois, là où il n'y a rien, il y a tout. »

Voilà ce qu'on m'avait appris et ce que je serais : un lecteur de bonne aventure.